



Bill Martin,
né en 1943 en Californie :
Canyon, 1972.
Peinture à l'huile, Ø 81 cm.

ces peintures, se contentant d'être présents de façon inexplicable parce qu'ils surviennent au cours d'un spectacle qui comporte toujours des essais divers. La peinture de Sheila Rose avec le grand flamant et les perspectives rouges s'intitule Eggshell. On y découvre une coquille brisée s'ouvrant sur un symbole en bleu. On pourrait s'en passer, mais l'artiste ne résiste pas au désir de placer là une note imaginaire et superflue. Dans le Paradis de Gage Taylor on verra un bouleau trop blanc au vivant feuillage qui fait pendant, sans s'y opposer, à un énorme arbre mort avec des branches multipliées. Et encore une grosse bulle à l'extrémité d'une vrille fantastique sortant de terre n'est pas loin d'un bouquet de banales tulipes. Dans le tableau de Bill Martin l'élan voisine avec la girafe. Robert Moon pour sa part fait sortir des poissons d'une terre qui à certains endroits ressemble à de l'eau.

Ce n'est pas l'insistance surréaliste ou romantique. Les divergences sont presque sous-entendues ou bien elles semblent être des lubies sans conséquence, non moins saisissantes ou sauvages. Des ruptures secrètes et illuminantes peuvent, aussi bien qu'en de singulières notations, se révéler à une grande échelle avec une soudaineté étrangère à toute idée. Ce sera un arrière plan trop uni ou d'une couleur qui surprend. Cette montagne rose au-delà d'un univers de cactus... Là-bas le mirage d'une eau devant un alignement de plantes du désert nous donne deux lectures simultanées et contradictoires. La locomotive périssante de Robert Fried se livre à une invasion baroque de racines, d'arbres et d'arbustes. La licorne d'Ascan s'installe tout naturellement sur un tapis à carreaux moderne et criard, devant la lune. Ailleurs nous verrons un sol et un ciel on ne sait comment

décalés. Enfin dans le tableau exemplaire de Bill Martin on ne sait plus si ces cent nuages, colorés comme les montagnes qui les encadrent, se rapprochent de nous ou s'éloignent au fond de l'abîme inappréciable qu'ils peuplent à l'excès. Oui, ces peintres semblent échapper à des discussions et à des oppositions ressassées, dès lors qu'ils se livrent en dehors de tout choix prémédité à maintes discordances qui ne les font pas renoncer aux plus pressantes harmonies mêlant ainsi sans vergogne le fabuleux à l'actuel. Reconnaissons que dès l'abord nous avons été attirés par une réalité rayonnante et assurée qui, en fin de compte, est celle d'une lumière non disposée, sans source définie et, comme dans ce tableau aux mulets, surgissant de la terre même autant que de nos regards. Pour surprendre ou attendre un modeste éclat divin, il suffisait sans doute d'aimer le monde. A.D.